



**HAL**  
open science

## Alexander VOVIN, A reference grammar of Classical Japanese (compte-rendu)

Anton Antonov

► **To cite this version:**

Anton Antonov. Alexander VOVIN, A reference grammar of Classical Japanese (compte-rendu). Cahiers de linguistique - Asie Orientale, 2005, 34 (1), pp.141-152. 10.1163/19606028-90000139 . hal-00565320

**HAL Id: hal-00565320**

**<https://hal.science/hal-00565320>**

Submitted on 11 Feb 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Alexander Vovin, A Reference Grammar of Classical Japanese Prose,  
RoutledgeCurzon, London 2003 (476 pages) Prix indicatif : £ 85/€ 120/\$ 149,95**

Cet ouvrage nous offre une description détaillée de la langue japonaise classique, telle qu'elle est reflétée dans un certain nombre de textes littéraires en prose rédigés en japonais (*wabun* 和文) de l'époque Heian 平安 (794-1185), considérée comme l'âge d'or de la littérature japonaise.

Philologue de formation, son auteur—Alexander Vovin—est surtout connu pour ses recherches sur les origines de la langue japonaise. Il est un des meilleurs spécialistes occidentaux de l'histoire de cette langue, et en particulier de son stade le plus archaïque, mais également de sa littérature et sa civilisation à l'époque ancienne.

Or, il existe déjà bien des grammaires du japonais classique, aussi bien en japonais moderne, que dans un certain nombre de langues occidentales (anglais, allemand, russe). En fallait-il une de plus ?

Le but du présent compte-rendu est de montrer que cette grammaire était en effet nécessaire. Aussi, nous essaierons de résumer en quoi elle se distingue de celles qui l'ont précédée, en insistant surtout sur le caractère novateur de ses analyses, étayées par une quantité impressionnante d'exemples originaux.

Sur le plan de sa structure, l'ouvrage comporte une introduction, huit chapitres indépendants, deux appendices, une bibliographie et trois index.

Le premier chapitre présente brièvement le contexte historique dans lequel prend forme le japonais classique, appelé par la suite—non sans un certain nombre de changements, bien évidemment—à devenir la langue littéraire *par excellence* du Japon, connaissant ainsi une longévité qui s'étend depuis sa naissance à l'époque Heian jusqu'aux abords du 20<sup>e</sup> siècle.

On y trouve également un paragraphe sur les types de production écrite de l'époque, et un autre sur les textes choisis par Vovin comme base de son étude de la langue classique. Il y justifie sa décision de ne pas traiter de la langue des textes écrits en *kanbun* 漢文, ni de celle des textes poétiques, *waka* 和歌.

En effet, alors que les premiers sont systématiquement rédigés en chinois classique, devenu langue officielle de l'administration, mais lu—et souvent avec une syntaxe—à la japonaise, les seconds conservent nombre de traits archaïsants et restent ainsi souvent plus proches du japonais ancien, c'est-à-dire, de la langue de l'époque antérieure, l'époque Nara 奈良 (710-784).

Aussi l'auteur décide-t-il de se concentrer sur trois textes en *wabun* 和文, appartenant tous au genre du « récit » *monogatari* 物語, plus représentatif de la langue vernaculaire que le genre du « journal » *nikki* 日記 ou encore celui de l'« essai (au fil du pinceau) » *zuihitsu* 隨筆, dont il ne nous reste d'ailleurs qu'un seul document.

Ces trois textes, dont ni la date de création exacte ni les auteurs ne sont connus avec précision, remontent à trois sous-périodes de l'époque Heian (794-1185 : 1) *Taketori monogatari* 竹取物語 [Conte du coupeur de bambous] (fin 9<sup>e</sup>-début 10<sup>e</sup> siècles) ; 2) *Ise monogatari* 伊勢物語 [Contes d'Ise] (début 10<sup>e</sup> siècle) ; 3) *Hamamatsu chûnagon monogatari* 浜松中納言物語 (début 11<sup>e</sup> siècle). Or, au sujet du deuxième de ces textes, l'auteur semble enclin à croire qu'il est le plus ancien des trois, hypothèse qu'il étaye lors de ses analyses ultérieures. Sont, par ailleurs, parfois mis à contribution le *Sarashina nikki* 更級日記 [Journal de Sarashina] (début 11<sup>e</sup> siècle) et certaines parties du *Tsutsumi chûnagon monogatari*

堤中納言物語 (11<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles) pour lesquelles l'auteur a la certitude qu'elles remontent au 11<sup>e</sup> siècle.

On ne peut pas s'empêcher de remarquer d'emblée l'absence du *Genji monogatari* 源氏物語 [Le Dit du Genji] (début 11<sup>e</sup> siècle), le roman classique *par excellence* et un chef-d'œuvre littéraire mondialement connu. Vovin explique que s'il n'a pas voulu prendre cette œuvre en compte, c'est parce qu'elle a déjà été étudiée—d'un point de vue linguistique—de façon beaucoup plus approfondie que les autres textes, notamment le *Hamamatsu chûnagon monogatari*. Selon lui, au-delà du fait qu'ils reflètent une préférence personnelle, les textes retenus ont le mérite de nous montrer l'usage écrit de la langue japonaise avant et après la création de ce grand monument littéraire qu'est le *Genji*.

Dans le deuxième chapitre, on trouve tout d'abord quelques informations intéressantes sur les outils d'écriture à l'époque Heian, ainsi qu'une brève présentation du système de notation du japonais classique, qui possède déjà—depuis le début de l'époque—son propre syllabaire, les *kana* 仮名.

Ces derniers sont issus d'une simplification des formes cursives des caractères chinois qui jusque-là avaient été utilisés de manière phonétique pour noter les mots de la langue japonaise. On est ainsi confronté à partir des manuscrits de cette époque à une multitude de façons différentes de noter la même syllabe en *kana*. Le deuxième appendice de l'ouvrage en donne un bref aperçu en répertoriant les formes qui par la suite seront qualifiées de « *kana* hétérodoxes » ou *hentaigana* 変体仮名.

Ensuite, Vovin examine le système phonologique du japonais de Heian, tout en notant les principaux changements que l'on peut y voir par rapport à celui du japonais ancien, ainsi que quelques évolutions synchroniques qui ont vu le jour pendant la période étudiée. Font partie des premiers la simplification du système des voyelles qui de huit, ou peut-être sept, passe à seulement cinq, et des deuxièmes l'amuissement de /k/ ou encore de /s/ devant /i/ dans certaines formes verbales, ou bien l'apparition de groupes de nasales /mm/ et /nn/, suite à une assimilation régressive de /r/.

Il y donne également quatre lois morpho-phonologiques qui sont particulièrement importantes si l'on veut comprendre, au chapitre 5, sa proposition de ré-analyse du système verbal du japonais classique.

Dans le troisième chapitre, l'auteur se tourne vers le lexique, et après quelques remarques liminaires sur les nombreuses théories relatives à l'origine de la langue japonaise, nous présente quelques cognats potentiels entre le japonais, le coréen et les langues toungouso-mandchoues. Ensuite il donne quelques exemples de mots qui semblent ne pas disposer de cognats externes, pour passer à une présentation des emprunts faits au coréen, au chinois, et au sanskrit. Parmi ceux-ci, c'est évidemment—au vu de leur importance non seulement dans la langue classique, mais également dans tous les états de langue ultérieurs—sur l'analyse des emprunts au chinois qu'il s'attarde le plus, en décrivant les différents modes de leur assimilation.

Le quatrième chapitre est consacré à ce que l'auteur appelle les « nominaux » (*nominals*). Il y inclut les noms, les pronoms et les numéraux.

Dans la partie consacrée aux noms à proprement parler, sont étudiés à l'aide de nombreux exemples les préfixes honorifiques (*mi-*, *ofomi-*, *ofon-*, *on-* et *go-*), qui ne peuvent se combiner qu'avec un nom, ainsi que tous les noms avec lesquels chacun d'eux peut apparaître. Viennent ensuite les suffixes de pluralité et les marqueurs casuels, les noms « temporels » (*temporal nouns*) et « spatiaux » (*spatial nouns*), et les noms « adjectivaux » (*adjectival nouns*).

Pour ce qui est du marquage casuel, Vovin considère, tout en énumérant les raisons qui l'y poussent, que ce que l'on appelle « particules casuelles » *kakujoshi* 格助詞 dans la tradition japonaise, et couramment aussi en japonologie occidentale, seraient plutôt des « marqueurs de cas agglutinants », reprenant ainsi la thèse d'Alpatov 1981. Il procède ensuite à un examen des fonctions et usages de chacun de ces marqueurs, en s'appuyant sur de nombreux exemples tirés des textes étudiés. Il consacre également deux sections à deux cas particuliers : l'absence de marqueur casuel, et la présence simultanée de deux marqueurs casuels.

Ce que Vovin appelle noms « temporels » et noms « spatiaux » sont respectivement des noms référant à un moment dans le temps (*mukasi* 'autrefois', *kefu* 'aujourd'hui', etc.) ou à un lieu dans l'espace (*naka* 'l'intérieur', *ufe* 'le haut', etc.), ces derniers pouvant fonctionner en tant que postpositions dans une structure qui leur est particulière. Par ailleurs, ce qui caractérise conjointement ces deux catégories nominales est leur impossibilité de se combiner avec un suffixe de pluralité.

Les noms « adjectivaux » correspondent à ce que l'on appelle en japonais moderne des « verbes qualitatifs » *keiyô dôshi* 形容動詞. Ce sont, en langue classique, des bases nominales qui comportent ou non un suffixe (souvent *-(ra)ka*), ne peuvent pas apparaître toutes seules, mais sont toujours suivies d'une forme du verbe *nar-* 'être', et qui peuvent fonctionner en tant qu'adjectif, adverbe ou prédicat final. Étant donné que leur comportement en japonais classique est très proche de celui des noms, Vovin préfère parler de « noms adjectivaux ». Il nous fait observer également qu'à la différence du japonais moderne, il n'y a que très peu de mots d'origine chinoise dans cette catégorie.

La section suivante est consacrée aux pronoms, catégorie qui regroupe les pronoms personnels (qui sont des réfléchis, en même temps, l'auteur insistant sur leur double fonctionnement en japonais classique), les démonstratifs, les interrogatifs et les collectifs. La présentation fait une fois de plus la part belle aux exemples que le lecteur appréciera, en raison notamment de la difficulté chronique qui sous-tend les tentatives de saisir cette catégorie dans ses nombreuses évolutions et de la présenter de façon claire et systématique.

Le quatrième chapitre se clôt par une section consacrée aux numéraux et aux classificateurs. On y trouve un tableau présentant les deux séries de nombres—l'une autochtone, l'autre sino-japonaise—utilisées en japonais classique, ainsi que des exemples pour chacun des membres de la série japonaise, ainsi que pour les principaux représentants de la série chinoise. La section se termine par des exemples d'une dizaine de classificateurs usuels, ainsi que les noms des mois lunaires, même si ces derniers, à la différence du japonais moderne, ne sont pas basés sur des numéraux.

Le cinquième chapitre qui traite du système verbal est de loin le plus conséquent de l'ouvrage, aussi bien d'un point de vue statistique—il fait environ 240 pages contre 130 pages sur les nominaux sur un total de presque 480 pages—que du point de vue de son contenu et l'intérêt certain de la proposition de l'auteur d'un réexamen de l'analyse classique du verbe japonais.

Après une présentation succincte des différentes catégories grammaticales du verbe en japonais classique, utile lorsque l'on veut en avoir un premier aperçu, l'auteur expose, à l'aide de deux tableaux, l'approche traditionnelle qui distingue neuf classes de verbes, dont quatre irrégulières. Cette approche étant issue d'une analyse syllabique—tributaire évidemment de l'écriture japonaise—et non pas phonémique de la structure du verbe japonais, il y est question de six bases pour chaque verbe, présentées

selon l'ordre d'apparition dans le syllabaire japonais (*gojūonzu* 五十音図) de leur syllabe finale, à laquelle vient s'ajouter un suffixe.

Vovin propose de réviser cette analyse traditionnelle de façon radicale, en postulant qu'il n'existe en japonais que deux grandes catégories de verbes : ceux dont le radical se termine par une consonne (*consonant verbs*), et ceux dont le radical se termine par une voyelle (*vowel verbs*). Ces derniers comporteraient deux sous-catégories, la catégorie de ceux qui gardent cette voyelle (les verbes vocaliques « forts » ou *strong vowel verbs*) devant un suffixe et ceux qui—dans les mêmes conditions—la perdent (les verbes vocaliques « faibles » ou *weak vowel verbs*). Il ne resterait ainsi que deux verbes irréguliers (*ku* 'venir' et *su* 'faire'), que l'auteur rattache à la deuxième sous-catégorie des verbes vocaliques « faibles », en dépit de quelques irrégularités supplémentaires. Ces modifications au schéma classique sont présentées sous forme de tableaux.

Vovin examine ensuite de façon assez détaillée trois verbes « défectifs », qui ne sont pas mentionnés en tant que tels par la grammaire traditionnelle. Il s'agit de *n-* 'être', *to* 'dire' et *to* 'être'. Leurs formes sont souvent traitées sous la rubrique « particules » (respectivement, pour *ni* et *no*—'particules connectives', et pour le premier *to*—'particule de citation'). Il suit ainsi Martin 1975 qui semble avoir été le premier à analyser ces morphèmes comme des reliquats d'anciens verbes.

La section suivante est consacrée aux « verbes de qualité » (*quality verbs*), terme qui renvoie au japonais *keiyōshi* 形容詞, qui se rapprochent sémantiquement des adjectifs des langues occidentales, mais qui syntaxiquement remplissent également des fonctions verbales, dont celle de prédicat.

Traditionnellement, on distingue trois types de conjugaison pour cette catégorie de prédicats : 1) la conjugaison en *-ku* 2) la conjugaison en *-shiku* et 3) la conjugaison en *-kari*. Mais Vovin présente des arguments convaincants pour les réduire à une seule.

Selon lui, la deuxième résulterait de l'haplologie de la syllabe du suffixe du constatif, *-shi*, après une base qui se termine par cette même syllabe, tandis que la troisième représenterait une contraction relativement récente entre l'une des trois formes qu'ont les membres de cette catégorie prédictive (la forme connective marquée par le suffixe *-ku*) et le verbe d'existence *ar-*.

Après l'examen de *ka-* 'être comme ça', seul verbe de qualité défectif en langue classique, Vovin passe à l'étude des nombreux affixes verbaux du japonais classique.

Il commence par trois préfixes et un préverbe (*ye-* marquant la possibilité) tous issus de verbes, mais dont le sens exact pose souvent problème. Il s'agit de *uti-*, *kaki/kai-* et *mote-*.

Ensuite il va s'intéresser aux suffixes, qu'il présente sous une forme nettement plus rigoureuse que ses prédécesseurs.

Vovin distingue dans son analyse deux grandes catégories de suffixes verbaux.

1) ceux qui, comme le suffixe de prédication finale *-u*, peuvent apparaître sur une forme verbale qui conclut une proposition ou une phrase (*sentence-final suffixes*).

2) ceux qui—sauf cas exceptionnel d'ellipse—ne peuvent pas y apparaître (*sentence-non-final suffixes*), mais doivent être suivis de l'un de ceux qui appartiennent à la première catégorie (par exemple, la forme dite traditionnellement connective, *-i*).

Il subdivise par la suite la deuxième catégorie en suffixes qui peuvent apparaître en fin de mot (*word-final suffixes*) et suffixes qui ne peuvent pas apparaître en fin de mot (*word-non-final suffixes*). Ces derniers ne sont pas suffisants à eux seuls pour produire une forme verbale grammaticalement complète.

D'un point de vue phonologique, Vovin distingue également deux catégories de suffixes. Les suffixes à voyelle initiale forte (*strong vowel-initial suffixes*), qui ne la perdent (presque) jamais (par exemple, le suffixe de prédication finale *-u*), et les suffixes à voyelle initiale faible (*weak vowel-initial suffixes*) qui perdent celle-ci systématiquement (par exemple, le suffixe du négatif *-an-/az-*), lorsqu'ils suivent une base verbale ou un autre suffixe à voyelle.

Il arrive ainsi à rendre compte de façon systématique et claire, à l'aide de nombreux exemples, du système des suffixes en japonais classique, à partir des « bases » traditionnelles, en passant par les suffixes de mode (une dizaine !), d'aspect et en terminant par ceux du factitif et du passif. Ce système suffixal peut paraître assez déroutant par sa complexité, d'autant plus qu'il a disparu en japonais moderne.

L'approche de Vovin simplifie largement le long procédé d'apprentissage par coeur nécessaire afin de savoir quelle base se combine avec quel suffixe qui est encombrant et ne se prête pas facilement à une explication logique.

En analysant aussi bien les verbes que les suffixes verbaux en deux grandes catégories, il élimine la nécessité de recourir aux bases traditionnelles et modifie la forme de surface de ces nombreux suffixes. Il suffit de connaître les quatre lois morpho-phonologiques données en début d'ouvrage afin de construire correctement toutes les formes du verbe japonais classique.

Par ailleurs, Vovin propose souvent une explication beaucoup plus informée et claire de certains suffixes que ne l'ont fait ces prédécesseurs. Pour ne donner qu'un exemple, il formule une hypothèse très intéressante concernant un problème qui ne semble pas avoir été résolu de façon satisfaisante pour le moment, et qui est celui de la différence exacte entre deux suffixes aspectuels, *-tsu* et *-nu*, dans l'analyse traditionnelle, *-ite-* et *-in-*, dans celle de l'auteur.

Ces suffixes de perfectif, sémantiquement équivalents par ailleurs, sont souvent présentés comme se combinant respectivement avec des verbes transitifs (*-tsu*) et intransitifs (*-nu*) (cf. Ikeda 1975). Or, comme le signale Vovin, il existe de nombreux contre-exemples.

Aussi, il reprend, en y apportant quelques modifications, la thèse de Kolpakchi 1956 (qu'il appelle *Kolpakchi's constraint*) beaucoup plus convaincante, selon lui, qui postule qu'un sujet inanimé ne peut pas contrôler un prédicat qui prend le suffixe *-tsu*. En effet, d'après Kolpakchi, un sujet animé peut contrôler aussi bien un verbe transitif—qui prendra soit *-tsu*, soit *-nu*—qu'un verbe intransitif qui prendra *-nu*, tandis qu'un sujet inanimé ne pouvant contrôler qu'un verbe intransitif, celui-ci prendra automatiquement *-nu*.

En se basant sur ces propres recherches, il propose d'expliquer cette contrainte distributive comme une trace, au sein du système verbal, d'un système archaïque de type actif qu'il avait proposé dans Vovin 1997. Celui-ci aurait marqué différemment le sujet des verbes 'actifs' (*active verbs*) et le sujet des verbes 'inactifs' (*inactive verbs*) : le premier, à l'aide d'une particule *-i* ; le deuxième, à l'aide de *-wo*, qui marquait aussi l'objet d'un verbe actif. Ainsi, ce que Kolpakchi appelle « sujet animé » et « sujet inanimé » sont pour Vovin, respectivement, le sujet d'un verbe actif et le sujet d'un verbe inactif. Le premier de ceux-ci contrôlait tout naturellement un verbe qui pouvait prendre *-tsu*, tandis que le deuxième—un verbe qui ne pouvait prendre que *-nu*.

Or, l'érosion de ce système archaïque de type actif touche d'abord à la particule *-i* qui disparaît de la langue (aux alentours du 8<sup>e</sup> siècle), et ensuite, mais de manière beaucoup plus lente, au marquage différentiel du perfectif qui commence à présenter une certaine confusion avant de disparaître *in fine* à son tour.

Le cinquième chapitre se clôt par un examen détaillé des verbes auxiliaires du japonais classique, catégorie dans laquelle Vovin range les auxiliaires honorifiques, de modestie, de politesse, de direction et de résultatif. On y trouve également une section spéciale consacrée à un certain nombre de formes supplétives des auxiliaires honorifiques et de modestie. La particularité de tous ces verbes réside dans le fait qu'ils suivent généralement la forme connective (*infinitive*, dans la terminologie américaine depuis Martin 1975) du verbe principal et qu'à cette occasion, ils perdent leur sens lexical plein. La liste exhaustive—agrémentée de nombreux exemples de leur usage—de ce groupe de verbes, si fréquents dans les textes classiques où ils sont très souvent, en l'absence de sujet explicite, le seul indice de « qui fait quoi pour qui » est sans aucun doute un autre point fort de cet ouvrage qui rendra les plus grands services à tous ceux qui travaillent avec des textes classiques.

Le sixième chapitre examine les adverbes « purs » de la langue classique, qui sont peu nombreux dans les textes étudiés. La raison en est l'élimination de ce chapitre des « noms adjectivaux » ou encore des « verbes de qualité » utilisés en tant qu'adverbes grâce à leur forme connective, qui ont déjà été traités dans leurs chapitres respectifs.

Le septième chapitre traite des conjonctions, au nombre de trois (*tomo*, *nagara*, *monokara*) que Vovin—en raison de leurs fonctions différentes—préfère traiter à part et ne pas regrouper avec les particules, ce que fait l'approche traditionnelle. Il consacre à celles-ci le dernier chapitre de sa grammaire.

Celui-ci présente successivement les particules focalisatrices (dont celle qui marque le thème, *fa*), les particules interrogatives (*ya* et *ka*), la particule de l'impératif négatif (*na*), les particules emphatiques et les particules restrictives. Sont bien évidemment absentes les traditionnelles « particules casuelles » *kakujoshi* 格助詞, ainsi que les « particules conjonctives » *setsuzoku joshi* 接続助詞, étant donné que les morphèmes que ces deux catégories recouvrent ont déjà été traités ailleurs.

L'ouvrage se termine par deux appendices, une bibliographie et trois index. Le premier appendice présente un tableau de correspondance entre les particules et suffixes verbaux de la grammaire classique et ceux proposés par l'auteur. Le deuxième présente une liste des principales formes « hétérodoxes » des *kana* que l'on rencontre dans les manuscrits.

La bibliographie recense de façon exhaustive les ouvrages d'initiation, grammaires et dictionnaires de langue classique japonaise, aussi bien en japonais qu'en anglais, allemand ou russe.

Parmi les trois index, on trouve un index général, un index des affixes, des racines et autres formes traitées dans le corps du texte, ainsi qu'un index des termes linguistiques.

On peut résumer la présentation de cet ouvrage en insistant sur le caractère novateur de l'analyse grammaticale de la langue japonaise classique que son auteur y propose.

En effet, ce qui différencie cette grammaire de celles, nombreuses, qui l'ont précédée—et auxquelles l'auteur se réfère constamment, tantôt pour étayer son propos, tantôt pour remettre en question ce qu'elles disent sur tel ou tel point—c'est avant tout sa volonté d'éviter les pièges que pose la description rigoureuse et typologiquement fondée du japonais classique, une langue très différente par sa structure des langues européennes les plus connues.

Afin d'y parvenir, Vovin a su habilement conjuguer les traditions descriptives japonaise et occidentale, ne retenant de l'une ou de l'autre que ce qui lui a paru utile dans

un ouvrage de référence qui se veut aussi informé et peu biaisé que possible.

Son approche descriptive laisse ainsi de côté les jargons obscurs qui auraient rendu la lecture de cette grammaire malaisée pour tous ceux qui, sans être linguistes, ont tout intérêt, dans leur travail sur les sources, à disposer d'une grammaire moderne qui réponde de façon claire et concise à toutes leurs questions.

L'auteur étoffe son ouvrage à l'aide de nombreux exemples qui illustrent les différentes facettes de la langue classique. Ils sont tous présentés en graphie « non-modifiée », c'est-à-dire, sans que l'on ait corrigé la graphie de l'original, pratique courante dans les éditions modernes de ces textes, avec en plus des gloses interlinéaires et une traduction idiomatique en anglais.

Ceci constitue une différence importante d'avec ses prédécesseurs, et sera particulièrement utile à tous ceux qui voudraient travailler sur des manuscrits qui n'ont pas encore été publiés dans une version annotée en japonais moderne.

Signalons que cette grammaire peut ainsi être consultée par des chercheurs qui ne connaissent pas le japonais moderne, à la différence de nombreux ouvrages d'initiation à la langue classique japonaise en japonais, en anglais, en allemand, en français ou en russe.

On ne peut que souhaiter que—avant la parution d'une nouvelle édition revue et augmentée—une édition brochée voie le jour afin que tous ceux qui en ressentent le besoin ou l'envie puisse l'acquérir à un prix raisonnable.

## OUVRAGES CONSULTÉS ET/OU CITÉS

ALPATOV Vladimir M. (1981) *Eshche raz o kharaktere **ganio** v sovremennom iaponskom iazyke* (Encore une fois sur la nature de **ganio** en japonais moderne), *Voprosy iaponskoi filologii*, 5 : 34-41, Moscou

IKEDA Tadashi (1975) *Classical Japanese Grammar Illustrated with Texts* Tôhō Gakkai, Tokyo

KOLPAKCHI Elena M. (1956) *Ocherki po istorii iaponskogo iazyka*, t. I *Morfologiya glagola* (Essais sur l'histoire de la langue japonaise, vol. I La morphologie du verbe) Nauka, Moscou/Leningrad

KOMAI Akira & ROHLICH Thomas H. (1991) *An Introduction to Classical Japanese* Bonjinsha, Tokyo

LEWIN Bruno (1959) *Abriss der Japanischen Grammatik auf der Grundlage der klassischen Schriftsprache* Otto Harrassowitz, Wiesbaden

MARTIN Samuel E. (1975) *A Reference Grammar of Japanese* Tuttle, Tokyo

SYROMYATNIKOV Nikolay A. (1983) *Klassicheskii iaponskii iazyk* (La langue japonaise classique), Nauka, Moscou

SAEKI Umetomo (1959) *Nara jidai no kokugo* (La langue japonaise à l'époque Nara) Sanseido, Tokyo

TSUKISHIMA Hiroshi (1987) *Heian jidai no kokugo* (La langue japonaise à l'époque Heian), Tôkyôdô shuppan, Tokyo

VOVIN Alexander (1997) *On the syntactic typology of Old Japanese*, *Journal of East Asian Linguistics*, 6 : 273-90